

L'invité  
du Comte Italien



**Pierre-Louis Berger**

**L'invité  
du Comte Italien**

LES ÉDITIONS DU NET  
126, rue du Landy 93400 St Ouen

© Les Éditions du Net, 2023  
ISBN : 978-2-312-13781-0

# Prologue

L'univers entrait sous l'influence cosmique de l'étoile rouge et supergéante Bételgeuse dans la constellation d'Orion. Bételgeuse s'était rapprochée de la planète terre et risquait d'exploser en une supernova. Sa fin de vie approchait inexorablement.

Une année d'horreur lancinante était annoncée par les voyants et les mages de toute la planète. 1950 devait se singulariser, selon les prophéties, comme une année de malédictions. Cela avait commencé par un soleil violent diffusant une lumière rouge sang sur la ville de Londres. La célèbre tour de l'horloge Big Ben, du palais de Westminster, s'était dérèglée pour la première fois de son histoire, depuis sa mise en marche en 1859. Londres revivait des heures noires avec le retour d'un certain tueur en série qui se prenait pour Jack l'Éventreur.

Les eaux de la Seine avaient pris une étrange couleur verdâtre et déversaient des paquets d'algues dans les bassins versants. L'eau du fleuve engendrait des maladies graves et des troubles mentaux. Certains scientifiques accusaient les utilisateurs d'engrais chimiques et l'agriculture intensive mais d'autres causes étaient avancées par des acteurs locaux qui

soupçonnaient des bandes organisées et financées par des instances funestes pour déstabiliser le pays.

Les gardiens de cimetière manifestaient des comportements étranges mêlés de sensations de peur. Ils quittaient parfois leur poste hantés par des cauchemars de morts-vivants. On les avait remplacés par d'imposants bouledogues pour garder les tombes qui étaient souvent fouillées et remuées. Des tirs de prélèvements autorisés par l'administration étaient effectués sur des loups, parfois des vampires qui se déplaçaient quand l'obscurité s'épaississait. Ils surveillaient les campagnes, se frayaient un chemin dans les rues étroites des villes d'une manière parfois totalement démente. Ils frappaient leurs capes noires aux portes et aux vitres des habitants. Mais personne ne se risquait à les ouvrir à des heures si tardives. Ils avaient faim et surtout soif. Une soif cruelle. Ils savaient comment venir à bout de leur impudent appétit.

Un soir dans un cimetière isolé en rase campagne, un groupe de chasseurs avait tué un vampire qui tentait de s'enfuir. Son grand âge ne lui permettait plus de s'en prendre aux humains. Il avait supplié leur clémence mais les chasseurs l'exécutèrent froidement.

Le couchant était imprégné de tristesse certains soirs de pleine lune. Des rayons roses brillaient parfois sur fond d'émail turquoise. Quelques magiciens aux longs cheveux blancs avaient étendu leurs mains au-dessus des villes pour les protéger des maléfices.

On observait l'apparition de phénomènes nouveaux dans la nature. Les animaux étaient moins vigoureux et mourraient subitement de maladies encore inconnues. On observait l'émergence d'animaux si étrangement différents des animaux qui nous entouraient.

Les chiens ne jappaient plus gaiement. Ils poussaient de longs hurlements plaintifs appelant de loin un compagnon ou bien se taisaient, taciturnes, terrés dans les coins les plus sombres des immeubles.

Les hommes avaient perdu leur sens critique. La presse était muselée. Les messages de propagande des gouvernements étaient devenus plus convaincants.

Dans la revue *New World Scientific*, on apprenait que des expériences étaient conduites sur des cobayes humains sur leur faculté à mémoriser des événements en leur projetant des images choquantes de guerre et de paix. Les cerveaux des cobayes avaient tous la sensation bizarre du « déjà vu » – que maintenant s'est passé avant. Leur bande mémoire avait été endommagée. Il y avait souvent des meurtres comme cela se produit dans les sociétés civilisées mais beaucoup de meurtres restaient impunis ou étaient classés sans suite. Les failles du système se montraient en plein jour.

Dans les villes, cela sentait l'œuf fade, le blé germé, la paille mouillée, l'humus, comme si les odeurs des sous-bois s'étaient fixées dans les aires urbaines.

En Europe centrale, le vent du Sud soulevait des nuages de poussière brune, de particules acides qui glissaient à une vitesse folle d'un continent à un autre. Les services météo étaient débordés par les accidents climatiques et électriques.

En Sibérie, en Alaska, au Canada et dans les autres régions glaciales d'énormes blocs de glace gisaient en vrac, les uns sur les autres, et dressaient leurs pyramides blanches vers les rayons de feu. Elles fondaient à vue d'œil. Les rivières coulaient en minces ruisseaux. Le réchauffement de la terre avait tout détruit sur son passage.

On n'entendait plus les gémissements lourds du blizzard.

Staline avait des convulsions à répétitions, ses médecins ne savaient plus quoi lui prescrire pour atténuer ses douleurs.

Ils multipliaient les purges intestinales.

Un grand anneau magnétique suspendu au-dessus d'une ville, une chose inconnue et terrible, émettait des sons stridents. Les oreilles des habitants de cette petite ville d'Europe centrale bourdonnaient à chaque niveau sonore élevé. Ils allèrent rechercher le silence de la mer en rejoignant les bords de la mer noire.

Peu de pays étaient épargnés par ces étranges manifestations.

C'est dans cette période troublée de l'année 1950 qu'un jeune peintre, Louis David, qui mène

une vie tout à fait paisible et ordinaire dans sa ville de Lyon va se trouver aux prises avec des évènements qui vont le dépasser. Il ne se rend pas compte en acceptant l'invitation d'un Comte calabrais que sa vie va basculer dans la peur, dans un monde qui lui est hostile et étranger.



# Chapitre 1

## À LA TERRASSE D'UN CAFÉ

Le 10 mai 1950 Lyon.

Le temps était lourd et torride.

La chaussée brillait d'un éclat aveuglant.

Les balayeurs soulevaient des trombes de poussière sans prêter aux grimaces des passants.

Des personnes méfiantes parcouraient les trottoirs.

Elles étaient pâles et sur elles toutes pesait la voute d'un ciel gris-bleu, gris ou noir imprégné d'un ennui musical, d'un ennui éternel et mortel.

Chacun fuyait sans savoir où ni pourquoi et craignait de regarder la vérité en face.

Un poète cherchait ses mots, mâchait son stylo nerveusement, écrivait un poème d'amour mais n'arrivait pas à trouver la rime.

L'œil sombre du soleil lui souriait.

Il était 17 h.

Je m'installe à la terrasse d'un café sur les bords de la Saône.

Je me délecte en buvant un chocolat chaud onctueux.

En cette période où il fait habituellement une température agréable, ce week-end de mai affiche des températures hivernales proches de 8 °, une température en dessous des normales de saison. Ce sont les Saints de glace qui sont encore invoqués par certains agriculteurs et jardiniers pour anticiper une baisse de la température sur les cultures. J'ai enroulé mon écharpe cachemire et laine que je porte habituellement pour les grands froids des mois de janvier et février. J'ai prévenu mon ami, Louis David, de prendre un verre à notre café habituel. En face de moi, de l'autre côté de la Saône, l'énorme fumée d'un restaurant se morcelle dans le ciel crépusculaire comme un lâcher de mésanges mauves. Un groupe de soldats traverse la passerelle métallique. Il va aux filles comme des jeunes doryphores très voraces vers les feuilles de choux. Un maillet tombe dans l'arrière salle. Un bruit de vaisselle. Un éclat de voix. Une passante chante devant la porte d'un hôtel. Elle surveille au loin des drames que nous ne pouvons pas voir comme un bateau au bord du naufrage.

Le serveur est très jeune, 17 ans au plus.

Il manque encore d'adresse et d'expérience.

Il porte sur l'avant-bras droit un tatouage en forme d'oiseau marin sur un fond bleu turquoise.

Un immense goéland aux ailes déployées.

Le dessin est minutieux, un travail d'orfèvre. Les tatouages en forme d'animaux sont très répandus dans la capitale des Gaules. Les jeunes se bousculent dans l'atelier de l'Anglais. Il a vécu à Soho, un quartier de Londres réputé pour ses artistes. L'Anglais possède un don inné, son coup de crayon sur les peaux, même les plus récalcitrantes, les plus rugueuses, les plus sèches, se reconnaît parmi des milliers comme la gravure d'un Dürer.

Je lui fais un signe de la main.

Il s'approche de moi.

– Que reprenez-vous Monsieur ?

– Une boisson chaude. Votre chocolat est délicieux.

– Il est fait maison, Monsieur. Notre chef cuisine le chocolat à l'ancienne avec un bloc de cacao naturel. C'est une variété exceptionnelle, très recherchée, délicate, qui vient de Colombie. Le criollo.

– De Colombie ?

– Il y a de belles plantations privées peu connues. Mon patron a eu un accident d'avion en Colombie.

– Cet accident n'était pas trop grave ?

– L'avion a survolé la plantation de cacao et s'est écrasé à dix mètres d'un gros baobab. Le patron et le pilote sont sortis indemnes de l'accident, mise à part quelques hématomes.

– Une chance.